

L'invention des routines

Frédéric de Coninck

▶ **To cite this version:**

Frédéric de Coninck. L'invention des routines. 2014. hal-01068665

HAL Id: hal-01068665
https://enpc.hal.science/hal-01068665

Preprint submitted on 26 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'invention des routines

Frédéric de Coninck
Directeur de recherches
Université Paris Est
ENPC-LVMT

Communication au colloque du groupe de travail n°23, de l'Association des Sociologues de Langue Française, Mobilité Spatiale et Fluidité Sociale, à Lille, le 26 mars 2014 (soumis pour publication)

Mots clés : invention, individualisation, action traditionnelle, réflexivité
Key words: agency, individualisation, traditional action, reflexivity

Résumé :
Parler de « routines » en sciences sociales charrie facilement des connotations liées à l'aliénation. Les routines proviendraient du fait que les individus et les ménages subiraient les contraintes de lourdes temporalités macro-sociales qui imprimeraient leur temps mécanique sur leurs calendriers quotidiens. L'existence de ces temporalités macro-sociales ne fait aucun doute, mais les individus et les familles luttent plutôt, aujourd'hui, pour regagner du temps à eux contre un temps déstructuré, haché, hétérogène.
Les individus et les ménages construisent des routines pour préserver un temps à eux. Ils outillent une série de dispositifs, mixant ressources sociales et ressources techniques, afin d'évoluer plus confortablement dans leur quotidien.
C'est cette activité d'invention de routines, rodées et éprouvées, dont nous rendons compte dans cet article, en nous appuyant sur une enquête par entretiens semi-directifs.
Ce cas d'étude apporte une contribution aux élaborations concernant la modernité réflexive et son évolution actuelle.

Summary:
Speaking of routines, in social sciences easily carries connotations related to alienation. Routines, it is said, come from the fact that individuals and households, depend on heavy macro-social time constraints that impose their mechanical time on their daily schedules. These macro-social time constraints indeed exist, but individuals and families are mainly struggling, today, to protect their time against an unstructured, chopped, heterogeneous time.
Individuals and households build routines to preserve their time. They use a series of devices, mixing social and technical resources, to manage more comfortably their daily lives.
Relying on a survey by semi-structured interviews, we describe this inventive activity in this paper .
This case study contributes to the elaborations on reflexive modernity and its current evolution.

L'invention des routines

L'enjeu théorique : la routine comme action sociale.

« Tout individu veut être sujet de ses routines »

L'idée de routine, ou d'action répétitive, est volontiers associée, en sciences sociales, à l'intériorisation d'une domination, d'une norme sociale, à l'expression d'une contrainte macro-sociale qui se réfracte dans la vie individuelle. L'expression qui sert de titre à ce colloque : « Métro, boulot, dodo », y fait écho. Elle souligne à quel point l'organisation d'une journée est dépendante des horaires du travail et de l'entassement dans des transports collectifs rigides, avant l'abrutissement dans le sommeil qui fait suite, logiquement, à cette situation où le sujet subit les contraintes sociales.

Il semblerait que cette expression provienne d'un recueil de poèmes : *Couleur d'usine*, écrit en 1951[1] par Pierre Béarn. On y trouve ce quatrain :
« Au déboulé garçon pointe ton numéro / Pour gagner ainsi le salaire / D'un morne jour utilitaire / Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro ».
L'année (1951) et le titre du recueil montrent bien dans quel contexte on se situe : celui de la production taylorienne, avec ses gestes répétitifs et celui de la société fordienne, avec ses horaires fixes, son organisation rigide de la vie quotidienne, sa production et son transport de masse.

Il y aurait donc, ainsi, une équivalence : routine = aliénation et, du coup, et symétriquement : improvisation temporelle = émancipation. Or nous pensons que ce raisonnement est aussi largement biaisé qu'incomplet. L'hypothèse que nous voudrions défendre dans ce papier est que la production d'une routine peut être tout autant l'expression d'une liberté individuelle et qu'elle est même un des modes privilégiés de solidification de l'action. Il peut y avoir une lutte sociale interne au champ des routines (et la société fordienne l'a montré, ô combien !), mais la routine est un ressort puissant d'action, dont il faut bien mesurer la portée.

En 1947, le philosophe Georges Canguilhem, commente l'ouvrage que Georges Friedmann vient de consacrer aux *Problèmes humains du machinisme industriel*[2]. L'article : « Milieu et normes de l'homme au travail »[3], qui est devenu un classique dont se sont inspirés, ensuite, nombre de sociologues du travail et d'ergonomes, commente les descriptions du travail taylorien dont parle Georges Friedmann, mais il est aussi l'occasion, pour Georges Canguilhem, de préciser sa pensée sur les rapports entre action humaine et travail de normalisation. On y trouve, notamment, cette formule fameuse, à propos de la résistance des ouvriers à la normalisation taylorienne de leur travail : « Tout homme veut être sujet de ses normes. L'illusion capitaliste est de croire que les normes capitalistes sont définitives et universelles, sans penser que la normativité ne peut être un privilège »[4].

[1] C'est ce qu'indique le site Wikipedia.
[2] Gallimard, 1946.
[3] *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1947, Vol III.
[4] p. 135.

C'est là que l'argument de Canguilhem se décale de l'approche simplificatrice que nous avons pointée du doigt en introduction : il ne dit pas que l'homme veut échapper à la normalisation. Il dit que tout homme veut normaliser lui-même son comportement et que, de ce fait, la normativité ne peut être un privilège. Si nous sautons, de la norme à la routine, nous traduisons : tout individu veut être le sujet de ses routines et la routinisation ne peut être un privilège. La routinisation est donc une ressource (et non pas un handicap) qui fait l'objet d'une lutte sociale. On peut vouloir routiniser le temps de l'autre pour s'approprier son temps, mais chacun veut routiniser son temps comme il l'entend, afin de garder la maîtrise sur son activité.

La même année, Canguilhem prononce une conférence, sous le titre : « Machine et organisme », dans laquelle il relève la parenté entre l'inventivité ordinaire de l'homme agissant et l'innovation technique[5]. Avec son vitalisme particulier, il montre comment l'homme construit des mécanismes, qu'il utilise, et qu'il essaye, ensuite, de dépasser ou d'améliorer sans cesse. Les routines (pour revenir à notre sujet) sont des outils que l'homme se forge afin de se faciliter la gestion de son temps et qu'il ne cesse d'enrichir et de peaufiner au fil de son existence.

Marcel Mauss, dans son article de 1934 sur « les techniques du corps », s'est approché de cette idée, mais il en est resté à des techniques macro-sociales, imposées par le groupe à un individu. Il pense à des techniques très directement corporelles, alors que nous avons en vue des routines qui mixent, modes de réflexion, mouvements du corps et usage d'outils de communication. Mais la différence essentielle n'est pas tellement là. La plus grosse différence est que sa vision holistique de la société, dérivée de la pensée de Durkheim, l'a empêché d'imaginer une « technique du corps » produite par un individu ou une famille, à rebours d'une influence sociale, ou pour se protéger d'une influence sociale. Il a ainsi fait pénétrer, quelques années avant Norbert Elias, le mot « habitus » dans les sciences sociales, avec la postérité que l'on sait.

Mauss pense à des techniques pratiquées par de vastes groupes sociaux, alors que nous sommes plutôt sensibles à l'émiettement des modes de gestion du temps. Il pense à des techniques qui n'évoluent que très lentement (il parle d'acte « traditionnel » à propos des techniques, ce qui, pour nous, est déroutant), alors que nous observons des routines qui apparaissent sur des pas de temps plutôt brefs. Pour ces deux raisons, il passe largement sous silence la question de l'invention de ces routines. Les techniques du corps se moulent, pour lui, dans un contexte où elles sont parfaitement adaptées du fait de leur ancienneté. Or, pour nous, l'invention de routines est un acte qui, plutôt que de participer à l'inclusion de l'individu dans un groupe qui partage la même temporalité que lui, est un moyen pour l'individu de se construire un temps à soi, à côté d'autres individus qui n'ont pas le même temps que lui. C'est le hiatus qui engendre l'invention de la routine.

À l'inverse de cette vision descendante des « techniques temporelles », ce qui nous frappe, en effet, dans les enquêtes qualitatives, est que les personnes interrogées sont les plus prolixes, quant aux outils qu'elles se sont forgés, lorsqu'elles évoquent les situations où l'accumulation de contraintes temporelles est la plus forte. C'est lorsqu'elles sont en passe d'être dépossédées de leur maîtrise du temps qu'elles se réaffirment comme sujets de leurs routines, et qu'elles décrivent longuement les inventions qu'elles ont élaborées pour ce faire.

[5] Cette conférence a été publiée, ensuite, en 1952, dans le recueil : *La connaissance de la vie*, paru chez Vrin.

Canguilhem aurait-il vu advenir la modernité réflexive en pleine époque fordienne ? Il est clair, en tout cas, qu'il est un des premiers à avoir décalé la réflexion sur la normalisation. Même des sociologues moins holistes que Durkheim, n'ont pas perçu, dans l'activité répétitive, une action sociale. Lisons ce qu'en dit, par exemple, Max Weber : « *Le comportement strictement traditionnel se situe absolument à la limite, et souvent au-delà, de ce qu'on peut appeler une activité orientée « significativement ». Il n'est, en effet, très souvent qu'une manière morne de réagir à des excitations habituelles, qui s'obstine dans la direction d'une attitude acquise autrefois. La masse de toutes les activités quotidiennes familières se rapproche de ce type* »[6]**.** L'invention des routines est bien plus qu'une « manière morne de réagir à des excitations habituelles ». Les temporalités sociales se sont considérablement complexifiées, depuis une cinquantaine d'années, de sorte que, pour citer François Ascher : « *L'individu hypermoderne est de plus en plus souvent confronté au temps* »[7]. Le temps ne va plus de soi : il fait face au sujet qui doit y réagir d'une manière consciente et réflexive.

C'est cette activité réflexive d'invention de routines qui permettent de regagner de la maîtrise sur son temps dont nous voulons faire état dans ce papier.

Un lieu d'observation : les routines quotidiennes et la mobilité un jour travaillé.

Il serait, évidemment, opportun d'examiner cette question à propos de la gestion de la vie quotidienne à différents horizons de temps. De fait, comme l'a souligné Séverine Febvre[8], la simple interrogation des individus quant à leur programme d'activité hebdomadaire fait émerger leurs stratégies à des horizons de temps beaucoup plus vastes : le mois, l'année, voire même des projets pluriannuels.

Mais il faut restreindre, dans l'espace de ce papier, notre champ d'investigation et, s'agissant de routines, les phénomènes observables sur le pas de temps d'une journée sont la meilleure voie d'entrée. Et la mobilité quotidienne reste, à ce propos, un lieu de construction central de ces routines : que ce soit la mobilité dans le travail, dans les liens domicile-travail, en dehors du travail, ou les recouvrements travail-hors travail, au travers de l'usage des NTIC, sur lequel s'appuie, de plus en plus, la construction de ces routines.

Les temporalités professionnelles restent, par ailleurs, le cas le plus robuste de temps contraint, de temps hétéronome. Il existe d'autres cas : les horaires scolaires, pour les parents de jeunes enfants, les horaires d'ouverture des commerces et des services publics, ou, sur un mode mineur, les rendez-vous médicaux, les horaires de livraison et, sur un autre mode encore, les heures de pointe. Mais si l'on veut observer ce qu'il en est des oppositions sociales qui se structurent autour des routines, le meilleur poste d'observation reste une journée travaillée.

C'est sur ce cas : la construction des routines correspondant à un jour travaillé, que nous nous focaliserons.

---

[6] *Economie et Société*, trad. franç., Plon, 1971, p. 22.

[7] « Le futur au quotidien, De la fin des routines à l'individualisation des espaces-temps quotidiens », in *L'individu hypermoderne*, Aubert N., (dir), Erès, Paris

[8] « La programmation à des horizons de temps différents », in Marie-Hélène Massot, dir., *Mobilités et modes de vie métropolitains*, L'œil d'or, 2010.

Description du protocole d'enquête

L'enquête à laquelle nous faisons référence n'avait pas pour objet essentiel d'observer des « routines ». C'est l'analyse des résultats qui a conduit à travailler sur cette notion.

L'objet de l'enquête était de rendre compte des recouvrements (notamment au travers de l'usage de moyens de télécommunication divers) des activités familiales et des activités professionnelles au cours d'une journée travaillée.

La méthodologie employée consistait à demander aux personnes de « raconter » leur dernière journée travaillée, depuis le moment du départ de leur domicile jusqu'à leur retour. Les questions de relance portaient sur l'usage du téléphone ou d'Internet pendant les différents moments (transport, pauses, phases de travail, déplacements supplémentaires par rapport au simple domicile-travail, etc.).

50 entretiens semi-directifs ont été réalisés, auprès des personnes exerçant une activité professionnelle rémunérée, dans trois régions françaises : Ile-de-France, Centre, Provence-Alpes-Côte d'Azur.

L'échantillon a été stratifié de manière à avoir une variété des situations aussi grande que possible suivant les critères suivants : âge ; sexe ; situation matrimoniale (vivant seul ou en couple), situation familiale (présence ou non d'enfants, enfants de 10 ans ou moins, enfants en dessous de 18 ans) ; CSP ; horaires de travail (standard, décalés, plein-temps ou temps partiel) ; localisation par rapport à la ville-centre (centre, périphérie, périurbain) ; modes de transports utilisés pour se rendre à son travail (voiture, transport en commun, etc.).

Nous avons mené à bien cette enquête de concert avec Leslie Belton-Chevallier et Marie-Hélène Massot.

Comment, dès lors, les individus et les familles construisent-ils des routines, afin de garder ou de regagner, une maîtrise sur leur temps ?
C'est ce dont nous allons rendre compte à présent.

Des routines assez simples pour préserver du temps pour soi.

Ce que l'on collecte, dans les entretiens, est, d'abord, l'évocation de petits « trucs » de petites habitudes assez simples qui permettent, aux individus, de préserver des temps où ils sont à l'abri d'autres temporalités : celles de la famille, des collègues, ou encore des normes et règlements professionnels.

Un responsable de production, père de famille, travaillant dans une imprimerie avec beaucoup de travail d'interface entre les clients et les ateliers pendant sa journée, nous raconte, par exemple, sa manière d'aller au travail :

> « *Le matin je suis dans la lune* […] *J'aime bien être tranquille* […] *J'aime bien prendre mon temps le matin* […] *Je ne regarde mes mails qu'en arrivant au travail, mais, en attendant, j'essaye de prendre du recul avec tout ça* ».

Il s'aménage un temps de latence entre son domicile et son travail où il s'autorise à « n'y être pour personne » ou, comme il le dit, à être « dans la lune ». Et la chose intéressante est que,

alors même que notre questionnement porte d'abord sur la dernière journée travaillée, il généralise spontanément. Il fait cela « le matin ». On imagine que cela signifie : toujours sauf exception. Il ne précise pas la régularité exacte de cette stratégie. Mais c'est néanmoins une routine : un acte répétitif, qu'il insère à ce moment, dans son emploi du temps, pour avoir plus de confort.

À l'autre bout de la journée, une jeune femme, vivant en couple, sans enfant à charge, raconte comment elle retrouve son conjoint :

> « *Je fais un détour systématiquement. Pour souffler: faire les boutiques et puis je vais au magasin aussi voir mon mari* ».

Là encore, le mot « systématiquement » mérite d'être relevé. L'idée de « souffler » à la fin de la journée de travail s'explique notamment du fait du travail assez tendu qu'elle effectue : elle est agent de recouvrement et l'on se doute qu'elle n'a pas que des conversations agréables au fil de sa journée. Elle n'envisage donc pas de rentrer directement chez elle, mais sa manière de rentrer indirectement est assez routinière. C'est, manifestement, un dispositif qu'elle a rôdé et qui lui convient.

Une autre femme ouvrière travaillant à la chaîne explique, pour sa part, qu'elle ne veut pas se mettre au travail dès qu'elle arrive. Dans la mesure où elle a un travail posté, cela suppose pour elle d'arriver en avance :

> «*J'aime bien arriver en avance. Boire un café, fumer une petite cigarette avant de commencer à travailler. Je n'aime pas arriver et aller directement sur mon poste. C'est l'occasion de discuter avec les collègues et puis aussi de s'échanger les consignes avec l'équipe de nuit, les pannes, les problèmes qu'il y a eu* ».

Dans cette citation c'est l'opposition « j'aime bien » / « je n'aime pas » qui nous frappe. Cette pratique qu'elle a développée rejoint une attitude très profonde qui lui permet de rentrer dans son travail d'une manière qui lui convient.

Un cadre nous décrit un voyage professionnel qu'il a fait la semaine précédent l'entretien. Il avait trois heures de TGV dans chaque sens pour effectuer ce voyage. À l'aller il a travaillé sur ses dossiers et préparé sa réunion. Au retour il a recommencé à travailler sur son ordinateur portable. Mais à partir de 20 heures, la logique a changé et, une fois de plus, il ne décrit pas cela comme une inspiration subite qu'il a mise en œuvre, mais comme une pratique régulière mûrement réfléchie. Il lui paraît « normal » de s'arrêter de travailler à 20 heures :

> « *En revenant, le soir, je regarde des DVD ou des DIVX. Quand je sors de rendez-vous et qu'il est tard, je n'ai pas envie de bosser non plus, je mets mes écouteurs et je regarde un film, à partir de 20h je me considère un peu chez moi… je ne culpabilise pas de regarder des films* ».

Il prévoit donc son stock de DVD avant de partir en déplacement, sachant qu'il basculera du mode travail au mode loisirs à l'heure prévue.

On peut se demander, dans ces quatre exemples, pourquoi les personnes interrogées insistent aussi spontanément sur la régularité des pratiques qu'elles évoquent. Quiconque a mené à bien ce type d'entretien, sait que la difficulté est, précisément, de faire venir dans la conversation des événements singuliers. Il faut insister, relancer, en demandant comment les choses se sont passées « ce jour-là, à ce moment-là ». Mais les individus reviennent très vite à ces routines qui, manifestement, leur servent de cadre et de repère de base : c'est sur la base de ces routines qu'ils construisent leur activité en temps réel et que, le cas échéant, ils improvisent ou s'éloignent du schéma standard.

On peut, légitimement, parler de grammaires d'action : tout comme dans l'usage du langage, les individus se réfèrent à des normes dont ils jouent ensuite. Les figures de style qui consistent à naviguer à la frontière des règles de grammaire, à employer un mot pour un autre, à tirer le sens d'un mot loin de son sens premier, à jouer sur les inversions, n'ont pas de force en dehors des règles qu'elles détournent. On a l'impression qu'il en va de même pour les séquences d'activité quotidiennes : les individus improvisent, mais sur la base d'une trame à laquelle ils tiennent.

Cette trame est structurée par des contraintes sociales : des horaires de travail, des heures « normales » de travail, mais pas seulement. En tout état de cause, on voit bien, dans les quatre exemples ci-dessus, que les individus se revendiquent comme sujets de leurs normes et que ces petites inventions leur importent pour naviguer à l'aise dans la temporalité quotidienne.

Ce que nous observons ici ne correspond pas à des contraintes temporelles aiguës. Malgré cela, on voit, dans tous les cas, que les individus tiennent à ces dispositifs qui occupent, dans certains cas, très peu de temps, dans leur journée, mais qui leur permettent de mettre à distance la temporalité du travail, avec ses contraintes et ses tensions. Il est probable que c'est le poids de ces contraintes qui conduit à routiniser ces dispositifs : les individus cherchent une arme convenable pour faire face à ce poids et ils ont besoin de l'affiner pour trouver une parade convenable. Le cadre précise qu'il ne « culpabilise pas », ce qui implique qu'il pourrait le faire. Le chef de production dans l'imprimerie et la dame qui travaille pour une société de recouvrement usent des moments de distraction ou de détour, pour évacuer les aspects difficiles de leur travail. C'est quelque chose qui ne se passe pas tout seul et il faut inventer une procédure qui le permet. Celle qui travaille à la chaîne a besoin d'un temps de discussion ouvert avec ses collègues, avant d'être soumise au rythme des machines et du bureau des méthodes. Il y a le temps du travail et le contre-temps du temps pour soi et les routines se construisent à l'articulation de ces deux temps.

Ces constructions qui font face à un seul type de temporalités constituent des cas relativement simples, qui nous permettent d'analyser, ensuite, des cas plus complexes.

Des routines pour faire face à des tensions entre des temporalités contradictoires

Lorsque les contraintes s'accumulent, les routines deviennent plus élaborées, mais, il faut le souligner, elles ne sont pas la simple déclinaison de ces contraintes dans la vie quotidienne : elles sont ce qui permet de vivre avec ces contraintes et d'y échapper en partie. C'est la volonté de regagner de la marge d'action et du confort qui conduit à inventer des routines.

Lorsque les horaires des différents membres du ménage ne coïncident pas, lorsque la prise en charge des enfants impose des contraintes particulières, lorsque les horaires de travail conduisent à vivre décalé des rythmes sociaux dominants, en bref lorsque l'harmonisation horaire entre vie de famille et vie au travail ne se produit pas simplement, on voit émerger des routines parfois assez sophistiquées et qui mettent souvent en œuvre des outils techniques divers.

Une pratique, souvent rapportée, dans les entretiens, est de tirer profit d'un décalage des horaires de travail des deux conjoints, ou de le provoquer, afin que l'un prenne en charge l'accompagnement des enfants le matin et l'autre le soir. En cas d'horaires postés, il faut élaborer des arrangements un peu plus complexes, comme le rapporte cette ouvrière qui travaille en 2x8 :

> « *J'emmène le dernier* [7 ans] *à l'école le matin quand je suis de l'après-midi, sinon c'est son père qui l'emmène chez la nounou. Moi, je vais le chercher le soir».*

Ces arrangements peuvent conduire à des situations relativement tendues lorsque les marges de manœuvre temporelles sont serrées. Un professionnel de maintenance travaillant à l'aéroport de Roissy-en-France doit aller chercher ses enfants à l'école, en fin d'après-midi, lorsque sa femme, hôtesse de l'air sur des vols internationaux, est en déplacement. Les déplacements de son épouse étant programmés assez longtemps à l'avance, il peut s'inscrire lui-même sur des plages horaires relativement matinales. Mais il n'en reste pas moins qu'il habite a plus de 50 kilomètres de son lieu de travail, sur des routes potentiellement encombrées. Voici ce qu'il nous dit :

> « *A 15 heures je pars de Roissy en France. Avant de partir, je regarde sur Sytadin l'état du trafic. Si tout est rouge, je passe par la Francilienne. Il y a 20 km de plus. Mais si je sais que je dois aller chercher les enfants à l'école … Je peux toujours téléphoner à un voisin, mais les jokers il faut les garder pour quand vraiment ça va mal. Il ne faut pas trop demander aux amis non plus* »

La routine mise en place enchaîne trois éléments : travailler à des horaires précoces, puis regarder sur Internet quelles sont les routes encombrées et opter pour un trajet ou pour l'autre en fonction de l'état du travail et, finalement, se réserver la possibilité de téléphoner aux voisins s'il est hors délai. Il qualifie lui-même ce dernier élément de « joker » : c'est quelque chose qui a été entendu d'avance avec les voisins, mais dont il est entendu que cela ne doit servir que de temps en temps. Ce « joker » est un mélange d'outillage technique (téléphone portable) et d'outillage social (arrangement avec quelqu'un d'autre). Il est clair qu'il est le fruit d'une construction progressive et élaborée, résultant d'ajustements progressifs et d'améliorations continuelles.

L'usage du téléphone portable, en cas d'empêchement majeur, n'est jamais spontané lorsque les enfants sont en jeu. Il résulte toujours d'une entente préalable et il s'accompagne systématiquement de précautions diverses afin que ce recours soit le moins fréquent possible. Un père divorcé, ayant la garde alternée de ses enfants, dit qu'il peut demander à la nounou de prolonger la garde de ses enfants d'une heure, mais que ça ne lui est arrivé que deux fois depuis un an. Une conductrice de bus détaille devant nous les recours qu'elle a, si elle a pris du retard dans son travail à cause des conditions de circulation pour terminer par : « *jusqu'à maintenant ça ne m'est jamais arrivé* ». Mais si cela arrivait, tout est en place.

Lorsque les enfants sont plus âgés, les contraintes sont moins sensibles, mais beaucoup de mères de famille tiennent à pouvoir rester accessibles, pour leurs enfants, s'ils rencontrent une difficulté quelconque dans la journée. La différence homme / femme est, d'ailleurs, extrêmement forte, dans ce domaine. Les hommes coupent les communications avec leurs grands enfants lorsqu'ils sont au travail, et ne s'attendent à être dérangés que pour une question « grave » (c'est souvent le mot qui revient). Les femmes, au contraire, cherchent à maintenir le lien, en s'autorisant des petites coupures dans leur temps de travail, pour rester accessibles.

Une femme, vendeuse en charcuterie dans un supermarché, n'a pas le droit d'avoir son téléphone portable sur elle lorsqu'elle est en rayon. Elle le garde donc dans son vêtement, en salle de pause, et va le consulter dès qu'elle le peut. Et même, dit-elle, elle enfreint le règlement lorsque son fils est malade : transgression mesurée qu'elle s'autorise dans des cas qu'elle considère comme exceptionnels.

Une autre mère de famille, responsable administrative dans une grosse organisation, a mis en place plusieurs canaux de communication qu'elle distingue les uns des autres :

> En voiture « *le téléphone portable est près du levier de vitesse ! Je regarde qui appelle. Si c'est les enfants, je décroche, sinon non. Mais dans ce cas j'appelle du parking* (elle a un trajet de 15 minutes) ». Ses enfants l'appellent à plusieurs reprises dans la journée. « *Ils appellent pendant la récréation. Ma fille appelle souvent pendant que je mange* (sa fille mange à la maison) *et je n'aime pas trop ça. Je lui dis : je suis en train de manger, je te rappelle après. En général ma fille essaye d'abord sur MSN et si je ne réponds pas elle téléphone* ». Elle laisse donc MSN ouvert en permanence sur son ordinateur. Elle communique facilement avec ses enfants par ce moyen qui ne dérange pas trop et qui n'est pas trop visible.
>
> Mais si son téléphone portable sonne (elle a, par ailleurs, une ligne fixe dans son bureau), *« la première chose à laquelle je pense, c'est à mes enfants. J'assimile mon téléphone personnel à mes enfants. Les gens qui ont mon numéro savent que je travaille et ils m'appellent le soir sauf urgence. Donc les seuls qui appellent en journée ce sont mes enfants. Dans ce cas je décroche même s'il y a quelqu'un dans le bureau* ».

Cette pratique, on le voit, suppose des hiérarchisations multiples dans ses communications : dans sa voiture, au bureau, pendant ses pauses, elle construit de la distance pour certains, permet à d'autres de la joindre, mais fixe des limites malgré tout. La facilité avec laquelle elle raconte l'enchâssement de ces différents dispositifs est frappante. La situation créée par l'entretien y est propice, évidemment, mais les éléments se mettent en place sans difficulté dans son discours : il s'agit, manifestement, d'une collection de « trucs » longuement rôdée par la pratique.

Les horaires de travail décalés ou éclatés appellent une mobilisation spécifique afin de garder le contact avec ses relations. Il est difficile de les appeler lorsqu'on sort du travail : eux-mêmes sont en train de travailler ; et vice-versa. Il est difficile de se donner rendez-vous ou de sortir ensemble pour les mêmes raisons. Du coup, la solution est d'insérer pendant les temps morts des appels téléphoniques soutenus. La chauffeuse de bus dont nous parlions ci-dessus profite des trous, au milieu de ses journées de travail, pour s'installer dans son bus confortablement, et entamer de longues conversations avec ses amies, sa mère, sa sœur. Comme elle l'explicite elle-même : « *c'est le téléphone qui a pris la place du relationnel* ».

Une autre personne interrogée travaille de nuit dans un centre d'appel d'urgence. Elle a de nombreux temps morts dans son activité. Son conjoint travaille en 2x8 de sorte que, lorsqu'il est d'après-midi, elle part travailler avant qu'il ne rentre. Du coup ils s'appellent et parlent comme s'ils se retrouvaient à leur domicile :

> « *Mon ami me raconte sa journée et me demande comment s'est passée la mienne. On fait le point, sur ce qu'il peut encore avoir à faire. Des fois on planifie aussi la journée du lendemain, car des fois on se quitte la veille suivant qu'il est du matin ou de l'après-midi, on se croise le lendemain. On s'appelle plusieurs fois dans les 12h, on s'appelle souvent ! En plus on est en illimité entre nos deux portables donc je ne vous raconte pas !* »

Toutes les personnes vivant en couple ont construit des routines de coordination et d'échange, au fil de la journée. Celles qui ont entamé leur vie de couple bien avant l'invention des téléphones portables ont souvent gardé l'habitude de se concerter le matin et de ne se recontacter qu'en cas d'évolution majeure. Les autres s'appellent plus ou moins souvent, en fonction des possibilités qu'ils ont de communiquer de vive voix. Les deux exemples extrêmes que nous venons de citer montrent que ceux qui sont isolés, géographiquement ou temporellement, mobilisent beaucoup les outils de communication à distance. Les couples qui rentrent chez eux dans des plages horaires proches recourent davantage à de courts appels au moment où ils partent de leur travail pour se tenir l'un l'autre au courant et régler, éventuellement, le passage chez le boulanger ou chez un autre commerçant alimentaire, sur le chemin du domicile. Les rendez-vous téléphoniques routiniers sont adaptés aux contraintes qui font obstacle aux communications aisées. L'augmentation des obstacles induit une inflation des routines.

Des routines modernes ?

On ne se trouve certes pas, avec ces routines, en face d'actions « traditionnelles », pour reprendre l'adjectif employé par Marcel Mauss, ou pour faire référence à « l'action traditionnelle », typique des sociétés prémodernes chez Max Weber. La durée de vie de ces routines est considérablement plus brève que celle des « techniques du corps » évoquées par Marcel Mauss. Rien d'intergénérationnel, rien de macro-social dans ces dispositifs : ce sont des inventions ad hoc, élaborées par les individus ou les ménages, pour venir à bout d'une tension temporelle. Ces inventions sont susceptibles d'évoluer rapidement si la situation change.

Lorsque les enfants s'autonomisent, lorsque le travail change, lorsque la situation familiale évolue (quand le couple se sépare, par exemple), de nouvelles routines sont à inventer.

Mais il n'en reste pas moins que le caractère répétitif de ces petits dispositifs est frappant. Alors même que les outils de communication sont réputés pour leur souplesse et, notamment, pour la souplesse d'adaptation qu'ils permettent, on s'aperçoit que les individus les manient de manière relativement constante. On peut faire la même remarque à propos de la voiture. Les arrangements sociaux, les rendez-vous, les trajets suivis, les détours, les moments de communication, les outils utilisés, obéissent à des schémas réguliers, à partir du moment où deux temporalités (au moins) se heurtent.

Seules les personnes ne vivant pas en couple et n'ayant pas d'enfant à charge paraissent improviser au jour le jour et, lorsqu'on les interroge, on s'aperçoit que, même dans leur cas, leur manière d'improviser est assez répétitive.

Cette stratégie de la routine procure, manifestement, un confort d'action appréciable et apprécié par la plupart des personnes. La norme, pour reprendre le vocabulaire de Canguilhem, n'est pas l'ennemie de la vie, elle en est le support. Mais « tout homme veut être sujet de ses normes » et les routines contemporaines en donnent de nombreux exemples.

Les routines, marques d'hétéronomie ou d'autonomie ?

Les situations que nous avons rapportées montrent-elles réellement des individus « sujets de leurs normes » ? N'y a-t-il pas une persistance du « métro, boulot, dodo » ?

Assurément les individus restent lourdement dépendants de leurs horaires de travail et le contrat salarial reste un rapport de subordination, sans l'ombre d'un doute. Mais il est clair que l'on n'est plus dans une société fordienne. Ce n'est plus l'homogénéité des horaires qui est problématique, mais sa variation : les horaires éclatés et décalés mettent les individus sous pression ; la divergence des horaires de travail entre les membres d'une même famille se transforme rapidement en difficulté importante ; la biactivité (rappelons que la société fordienne était une société où le salariat féminin était peu fréquent) pose la question de l'articulation des temps sociaux entre conjoints, entre parents et enfants et entre des enfants relevant d'institutions de prise en charge différentes. Le passage du « boulot » au « dodo » doit être finement organisé et ne va plus de soi. Le « métro » environné d'outils de communication prend, par ailleurs, un autre sens.

Les ménages ne routinisent plus en se laissant porter par des temporalités sociales structurantes, ils routinisent pour lutter contre des temporalités sociales déstructurantes.

Ces routines sont donc propres à la modernité réflexive chère à Giddens : elles procèdent d'une construction volontaire et réfléchie de l'organisation du temps. Et c'est le risque de déstructuration qui induit cette réflexivité.

Bibliographie

Ascher F., « Le futur au quotidien, De la fin des routines à l'individualisation des espaces-temps quotidiens », in *L'individu hypermoderne*, Aubert N., (dir), Erès, Paris

Canguilhem G., 1947, « Milieu et normes de l'homme au travail », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol III.

Canguilhem G., 1952, « Machine et organisme », in, *La connaissance de la vie*, Vrin.

Febvre S., « La programmation à des horizons de temps différents », in Marie-Hélène Massot, dir., Mobilités et modes de vie métropolitains, L'œil d'or, 2010.

Friedmann G., 1946, *Problèmes humains du machinisme industriel*, Gallimard.

Weber M., 1971, *Economie et Société*, trad. franç., Plon.